

Et, tirant deux pistolets de sa ceinture, le marquis le déchargea presque à bout portant sur Bénédicte.

Quand la fumée se fut un peu dissipée, Gaëtan resta stupéfait en présence du capitaine toujours debout, calme et dédaigneux.

—Vous n'êtes qu'un maladroit, dit tranquillement l'officier républicain. Vous n'avez ni sang-froid ni coup d'œil. Votre main et votre cœur ont trébuché. Allons, en garde maintenant !

Les épées se croisèrent avec violence. Il y eut un terrible ferraillement. Un cri de Blanche, qui avait repris connaissance, attira l'attention des deux adversaires, et suspendit le combat. Avec sa vivacité d'esprit ordinaire, la jeune fille se rendit bien vite compte de sa situation. Elle devina même la véritable cause de ce qui se passait dans la grange, et, sans chercher à savoir comment Bénédicte avait pu intervenir à temps pour la protéger, elle lui dit en montrant du doigt le marquis d'Aprémont :

—Avouez, capitaine, que cet odieux gentilhomme me menaçait pendant que j'étais évanouie ! Avouez que sans vous j'étais perdue !

—Je l'avoue, mademoiselle. Mais la Providence, qui vous aime, m'a suscité pour vous défendre et le punir. Laissez-moi vous venger.

—Faites, monsieur Bénédicte. Moi, je vais prier pour vous.

Blanche s'agenouilla, tandis que le capitaine s'élançait l'épée haute sur le marquis. Mais, au lieu de tenir tête à son agresseur, Gaëtan se précipita hors de la grange, jeta un regard rapide dans la direction du Château-Gontier, et, apercevant deux cavaliers qui arrivaient bride abattue, il sauta sur son cheval et s'enfuit.

Bénédicte savait que le marquis n'était pas un lâche : il devina bien vite ce qui avait déterminé cet effroi soudain. Évidemment le misérable gentilhomme avait voulu se soustraire à la honte d'être accusé et flétri devant des royalistes par mademoiselle de Flavigny.

Quelques minutes après, les deux cavaliers mettaient pied à terre devant la grange : c'étaient le comte et Raoul. Ils avaient rencontré les gars de l'Anjou renvoyés par le marquis. Ceux-ci leur avaient annoncé que Blanche, évanouie, était restée seule avec le marquis d'Aprémont. Saisis d'un tourment inexprimable, M. de Flavigny et son fils avaient enfoncé l'éperon au ventre de leurs chevaux.

La jeune Vendéenne se jeta dans leurs bras. Elle leur raconta brièvement son départ de Laval, son accident sur le pont de la Mayenne et le danger qui avait plané sur elle tandis qu'elle était à la merci du marquis.

—Où est-il ? s'écria Raoul tout frémissant. Je veux le tuer !

—Il a disparu.

—Ah ! je le trouverai, le bandit !

Raoul allait s'élançer à la poursuite de Gaëtan, M. de Flavigny le retint.

—Patience, mon ami ! dit-il. Si l'infâme nous échappe, Dieu le châtie !... Mais qui donc, ma Blanche, reprit-elle, a conjuré le péril ?

—Celui qui a secouru Raoul sur le champ de bataille de Cholet.

—Le capitaine d'état-major républicain ? demandèrent à la fois le comte et son fils stupéfaits.

—Lui-même... et le voici.

L'aide de camp de Kléber sortait en ce moment de l'ombre où il était demeuré presque invisible jusque-là. Il s'avança vers les deux officiers vendéens,

—Je suis votre prisonnier, messieurs, dit-il en souriant avec tristesse. Le vaincu se rend aux vainqueurs.

Pour toute réponse, les mains de M. de Flavigny et de Raoul se tendirent vers Bénédicte.

—Où faut-il que nous vous conduisions ? lui dit le comte.

—Nous sommes à vos ordres, capitaine, ajouta Raoul. Mon père, Blanche et moi, nous vous servirons d'escorte. C'est bien le moins que nous puissions faire pour vous.

Bénédicte était vivement ému.

—Château-Gontier est pris, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

—Oui, les Vendéens viennent d'y entrer.

—Alors les débris de l'armée républicaine se replient sur Angers ?

—Je le crois.

—C'est donc vers Angers que je vous prie de m'accompagner.

Après une pause, Bénédicte reprit en étouffant un soupir :

—Quelle victoire pour les royalistes ! quel désastre pour les républicains !

—Laissez-moi m'en rejouir, capitaine, répondit le comte, puisqu'il nous est permis de vous prouver que nous ne sommes point des ingrats.

—J'en étais déjà profondément convaincu, et l'adversité n'ajoute rien à ma conviction.

—Ah ! je l'avoue, reprit Raoul avec un élan d'enthousiasme, j'éprouve une bien grande fierté quand je pense que les Vendéens sont enfin parvenus à vaincre les meilleurs soldats du monde, les Mayençais.

—Quels hommes, en effet, que ces paysans en sabots ! dit Bénédicte. Quelle impétuosité ! quel aplomb ! Avec quel formidable ensemble ils chargeaient en colonne serrée ! Kléber et Marceau, c'est là un insigne bonheur pour les vôtres, les ont admirés.

—Ils ont dû aussi admirer notre généralissime, Henri de La Rochejacquelein ? demanda Blanche avec vivacité.

—Oui, mademoiselle. Ils ont reconnu hautement que ce jeune homme avait déployé pendant la bataille une science militaire, une précision de mouvements qui lui conciliaient l'estime des gens de guerre. Hélas ! ajouta Bénédicte, ils n'en ont pu dire autant sur le compte de notre général en chef, qui s'est montré ignorant et lâche, qui a fait la honte des républicains.

Et le capitaine d'état-major devint sombre. Un éclair d'indignation passa dans ses yeux au souvenir de l'impéritie et de la pusillanimité de Léchelle. Son front se pencha soucieusement sur sa poitrine. Une vive souffrance causée par l'humiliation des siens lui serrait le cœur, car il existait entre les hommes du même parti une étroite solidarité, et tout soldat est responsable de l'honneur du drapeau.

Le comte, Blanche et Raoul comprirent l'émotion douloureuse de Bénédicte. Ils s'efforcèrent de la dissiper en faisant l'éloge de Kléber, de Marceau, de Bloss et de Beaupuy. Après quoi, M. de Flavigny et son fils montèrent à cheval et parcoururent le champ de bataille, où ils ne tardèrent pas à saisir par la bride deux chevaux errants, qu'ils amenèrent à Blanche et à Bénédicte. Puis les quatre cavaliers partirent au galop. Ils évitèrent Château-Gontier par un détour et arrivèrent en face de Segré, où les Mayençais, haletants, brisés, mourant de faim, venaient de se rallier.

—Il faut nous séparer, dit le comte à Bénédicte.

De sympathiques adieux furent échangés, et les Flavigny firent volte-face pour rebrousser chemin. Le capitaine, lui, ne bougea pas. Il semblait préoccupé, comme s'il désirait et n'osait parler. Blanche comprit qu'il pensait à la comtesse ; elle revint tout à coup vers lui, et le regardant avec une fixité souriante :

—Madame de Flavigny, lui dit elle, saura le nouveau service que vous m'avez rendu. Cela, n'en doutez pas, augmentera encore la reconnaissance et l'affection que vous lui inspirez.

Et, sans attendre la réponse de Bénédicte, elle mit son cheval au galop, laissant le capitaine à la fois heureux et stupéfait d'avoir été si bien deviné.

Une minute s'était à peine écoulée lorsqu'elle se retourna de nouveau brusquement. A l'instant même, Bénédicte, qui commençait à s'éloigner, se retourna aussi. L'amazone vendéenne et l'officier républicain s'adressèrent alors un de ces regards attendris et rayonnants où deux âmes semblent se fondre dans une mystérieuse électricité.

Raoul surprit l'étrange étincelle dans les yeux de la jeune